

Entretien avec la traductrice Monique Michaud

MONIQUE MICHAUD

c.lepage@parisnanterre.fr

1. Textualités. Considérez-vous que la traduction des dialogues présente une difficulté particulière ? Le cas échéant, de quelle nature ?

Monique Michaud. Je ferai observer tout d'abord que la question espagnole ne dit pas la même chose que la question française. Oui, la traduction de dialogues présente une difficulté particulière, mais elle n'est pas particulièrement difficile, si l'on entend par là « plus difficile que... ». Comme toute traduction, elle requiert une bonne analyse du texte avec une juste appréciation de la qualité des personnages, de leurs rapports, du contexte, du ton et de l'esprit du passage (précieux, vulgaire, tragique, burlesque, etc.). Pour moi, les jeux de mots qu'affectionnent par exemple un Alemán ou un Quevedo sont particulièrement redoutables ; quant à la poésie d'un Jean de la Croix, jusqu'à quel point peut-on la traduire ? Mais, d'une façon générale, on ne peut pas toujours conserver tous les paramètres.

2. Textualités. Avez-vous le souvenir d'une difficulté particulière concernant la traduction d'un dialogue ? Quelles stratégies / solutions avez-vous trouvées pour la résoudre ou, éventuellement, la contourner ?

Monique Michaud. Certes ! Voici un exemple (ma traduction de *Guzmán de Alfarache* II, p. 272). Guzmán compare son trouble à celui qu'éprouve la jeune épouse d'un marrane, laquelle se découvre enceinte et se confie à une amie : « *En verdad que me hallo tal, que no sé lo que me diga ; en mi vida me vide tan judía* » [...] « *No se maraville Vuestra Merced, que trae el judío metido en el cuerpo* » (Mateo Alemán, *Guzmán de Alfarache*, II, 3, 1). Il est clair ici que, cédant à son amour du jeu de mots, fût-il un peu vert, Alemán substitue contre toute vraisemblance un calembour de sa façon à un dialogue entre deux amies de bonnes manières. Le jeu repose sur *judía* (déformation pour *jodida* et le détournement de l'expression *tener el judío*

metido en el cuerpo dépouillée de son sens métaphorique au profit du sens littéral). D'où ma traduction : « En vérité je suis si mal en point que je ne sais que penser : de ma vie je ne me suis jamais sentie aussi mal foutue. » / « Ne soyez pas étonnée, madame, c'est que vous avez le foutre du juif dans le corps » Car, s'il y a des outrances dans le texte, il faut bien les rendre.

3. Textualités. Entre l'espagnol et le français, il y a souvent un écart entre la valeur à accorder à la familiarité ou à l'argot, dont les traductions littéraires ne sont pas sans poser de réels problèmes – *a fortiori* dans les dialogues. Même s'il est bien difficile de généraliser sa pratique ou même de parler de recettes, comment vous y prenez-vous pour équilibrer les choses ?

Monique Michaud. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la traduction littérale n'est ordinairement ni la plus juste ni la plus fidèle. Dans un dialogue en particulier il convient de retrouver le jaillissement spontané de l'expression. La littéralité peut sonner faux, car les mots ont une histoire ; ils n'ont pas le même vécu dans un pays et dans l'autre. Ainsi traitez un quidam français de marrane, cela ne lui fera ni chaud ni froid, le mot lui sera peut-être même inconnu ; il en allait en revanche tout autrement pour un Espagnol contemporain de Guzmán, car le mot sent le soufre et le fagot, c'est pourquoi dans certain contexte j'ai traduit l'insulte par « sale juif » qui renvoie les mêmes échos au lecteur français.

4. Textualités. Quand vous vous immergez dans une traduction, avez-vous l'impression d'engager une forme de dialogue avec l'auteur ou s'établit-il une frontière entre lui et vous, qui ne laisserait de place que pour le récit et ses voix ?

Monique Michaud. Je ne parlerai pas de dialogue entre Alemán et moi, mais ses textes entrent en dialogue les uns avec les autres et je suis éclairée par une lecture assidue de son œuvre, qui a commencé dans les années soixante (du siècle dernier, ne remontons pas trop loin quand même). C'est ainsi que j'ai pu montrer, je crois, que *Guzmán de Alfarache* et *San Antonio de Padua* (Vie de saint, vie de coquin) forment un diptyque indissociable et porteur d'une même leçon.

5. Textualités. Le dialogue en traduction va parfois bien au-delà du texte seul ; il arrive, en effet, qu'il comprenne, par choix ou par force, des échanges directs avec l'auteur. Cela vous est-il arrivé ? De quelle nature étaient ces échanges ? Et en quoi avez-vous l'impression que ce dialogue hors texte a influencé votre manière de traduire le texte, que ce soit sur des points ponctuels ou de manière plus globale ?

Monique Michaud. Hélas, non : pas d'échange direct avec l'auteur ! Quatre siècles nous séparent.

6. Textualités. Dans le cas où vous auriez traduit un auteur disparu, avez-vous éprouvé des regrets ou une frustration de ne pas avoir eu la possibilité de dialoguer avec lui autour de points du texte sur lesquels son éclairage aurait été le bienvenu ou alors le fait de le savoir mort conditionne-t-il votre rapport au texte, comme, précisément, un dialogue d'une toute autre nature ?

Monique Michaud. Certes, pouvoir échanger avec Alemán sur certains points de détail, qui demeurent obscurs, n'aurait pas manqué de m'éclairer. De manière plus générale pouvoir s'entretenir avec un tel personnage n'aurait pas manqué d'intérêt.

7. Textualités. Il arrive aussi qu'il y ait dialogue – un dialogue qui peut d'ailleurs prendre la forme d'une négociation – avec la maison d'édition pour laquelle on travaille... Avez-vous une expérience de dialogue avec l'éditeur qui aurait directement influé, même ponctuellement, sur votre traduction d'un texte ?

Monique Michaud. Je ne suis pas une femme sous influence, si vous permettez de vous répondre avec humour.

8. Le dialogue pour le métier de traducteur, cela suppose aussi, parfois, de rencontrer le public, avec l'auteur ou sans, pour parler de l'œuvre... avec l'ambiguïté qu'on n'est pas l'auteur du texte, tout en l'étant tout de même un peu. Pouvez-vous nous dire si cela vous est arrivé et comment s'est passé ce dialogue ?

Monique Michaud. Mon édition *Guzmán de Alfarache* est publiée depuis une quinzaine de jours, ce qui est peu et les contraintes sanitaires ne m'ont pas encore permis d'en parler en public ; vous êtes la première occasion qui m'est offerte de dépasser le cercle des familiers, ce dont je vous suis très

M. MICHAUD, « Entretien avec la traductrice Monique Michaud »

reconnaissante. Il va sans dire que je me tiens à votre disposition pour m'en entretenir oralement plus longuement.